Le mémorial de l'attente. La courbure du temps dans les récits évangéliques de la dernière Cène.

Louis Panier

▶ **To cite this version:**

Louis Panier. Le mémorial de l'attente. La courbure du temps dans les récits évangéliques de la dernière Cène.. BERTRAND D. & FONTANILLE J. Régimes sémiotiques de la temporalité. La flèche brisée du temps., P.U.F., pp.261-275, 2006, Formes sémiotiques. halshs-00353637

HAL Id: halshs-00353637
https://shs.hal.science/halshs-00353637

Submitted on 15 Jan 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE MEMORIAL DE L'ATTENTE

La courbure du temps dans les récits évangéliques de la dernière Cène.

Louis PANIER
Université Lumière Lyon 2
UMR 5191 – ICAR
Université Catholique de Lyon - CADIR

Les trois évangiles synoptiques (Matthieu, Marc et Luc) comportent le récit du dernier repas de Jésus avec ses disciples, repas au cours duquel sont prononcées les paroles (« ceci est mon corps, ceci est la coupe de mon sang ») qui sont au fondement du rituel de l'eucharistie et que l'on trouve déjà instituées dans la 1ère épître de Paul aux Corinthiens[1].

Ces textes ont déjà fait l'objet d'une analyse sémiotique qui cherchait à dégager les formes singulières de l'énonciation et la fonction du corps dans la construction sémiotique élaborée par ce discours[2]. Dans les pages qui suivent, nous voudrions prolonger cette étude autour de la question de la temporalité. En effet, il nous est apparu que ces textes manifestent une structure temporelle assez spécifique (et complexe) autour d'un acte d'énonciation instaurant un temps pour l'émergence et le déploiement des figures en discours, et tout à la fois annonçant son terme. Nous ferons l'hypothèse que cette forme de temporalité fait correspondre le déploiement en discours de l'instance d'énonciation à l'agencement de différents régimes sémiotiques (les événements, les figures, la fin des signes).

Nous présenterons rapidement les caractéristiques énonciatives et discursives des paroles de Jésus dans ces récits avant de reprendre une réflexion sur la forme de temporalité qu'elles induisent.

Les récits du dernier repas : un parcours de l'énonciation.

Dans les différentes versions du récit, les paroles de Jésus se répartissent en trois séquences, ou trois énoncés : une parole sur le pain ("ceci est mon corps"), une parole sur la coupe de vin ("ceci est la coupe de mon sang"), et une parole instaurant le mémorial.

La parole sur le pain : une instance d'énonciation

> *Or, alors qu'ils mangeaient, Jésus, ayant pris du pain et prononcé la bénédiction, (l)'ayant rompu et (l') ayant donné aux disciples dit :"Prenez, mangez ceci est mon corps"*

Enchâssée dans le récit primaire, cette parole s'en détache par débrayage, et s'y rattache par embrayage sur la 1ère personne :

IL dit : ceci est *MON* corps pour *VOUS*.

---

[1] On trouvera en annexe ces quatre récits.

[2] « Le signe rompu du corps. Sémiotique et discours théologiques », in *Corps du Signe/Signes du corps*, O. Le Guern & H. de Chanay (dir.), L'Harmattan. (à paraître)

Cette énonciation rapportée est inscrite dans un entour figuratif et référentiel (espace, temps, acteurs) où l'on repère le repas, les disciples, et *le pain* inscrit dans des procès pragmatiques d'appropriation et de transfert : *prendre, rompre, donner*. Ce dispositif discursif installe une *situation référentielle* que va transformer l'émergence de l'énonciation (situation référentielle vs situation déclarée).

- L'énonciation installe dans le récit les instances de la personne : Je / Vous et de la non-personne (il, ceci)
- L'énonciation pose un acte assertif (*ceci est* : il y a là et je dis qu'il y a là…) portant sur les objets re-configurés à partir de cette énonciation. Cet acte construit une métaphore *in praesentia* entre le pain montré et désigné (ceci) et le corps de l'énonciateur présent dans son acte d'énonciation. On peut s'interroger sur le dispositif sémiotique[3] ainsi construit :
  - a) entre d'une part le pain manipulé et désigné et d'autre part l'instance d'énonciation divisée entre le « corps » de celui qui parle (le lieu réel de l'énonciation) et la position énonciative du « Je » dans le discours.
  - b) entre les actions réalisées sur le pain (prendre, rompre, donner) et l'acte d'énonciation produit par le sujet.
- L'énonciation juxtapose deux univers de références : l'univers du repas et l'univers de discours qui recatégorise tout à la fois le pain et le corps[4]. Curieusement, nous avons ici un discours focalisé sur un objet extérieur désigné (*ceci*) mais qui redétermine les conditions sémiotiques de l'énonciation du discours (et de sa transmission, on le verra plus loin).

Cette énonciation met très précisément en acte (et en discours) la coupure constitutive de l'énonciation (ce que Greimas appelait la *schizie*). Le lieu originaire de l'énonciation se trouve scindé, divisé, ou détaché de lui-même : MON corps (là où je parle) dans CE pain.[5]

Si l'on évite de poser entre le pain et le corps une forme de signe-renvoi, il faut retenir que cette parole est *un discours adressé*. Le pain est *donné* et la parole *adressée*, l'énonciataire, destinataire du don, a sa place dans le dispositif proposé. Celle-ci n'est pas sans poser la question des interprétants : la corrélation dite du pain et du corps produit un interprétant, ou plutôt une dynamique d'interprétants (et il y a lieu ici de s'interroger sur la ritualisation de la formule eucharistique et sur le dispositif de la répétition qui dessine une *tradition* d'interprétation – pas au sens de doctrine dogmatique stabilisée dans un discours officiel, mais au sens d'une nécessaire *sémiose* ouverte, mais pas infinie comme on le verra plus loin).

---

[3] On trouverait dans la théologie médiévale des débats importants entre une interprétation « sémiologique » et une interprétation « ontologique » de cette assertion (comment le pain *signifie-t-il* le corps, ou comment le pain *devient-il* le corps) et dans la Somme théologique de Thomas d'Aquin (IIIa, q. 60 à 75) une synthèse avec la notion de transsubstantiation.

[4] L'énoncé de Jésus pourrait ainsi appartenir très paradoxalement à ce que J. Geninasca (1998) appelle des discours intransitifs lorsqu'il distingue les *discours transitifs* qui se réfèrent à un objet extradiscursif qui en détermine la saisie sémiotique, et les *discours intransitifs* dont la fonction est de *manifester les conditions de manifestation et de constitution du sens*.

[5] Opération énonciative à l'origine de la *sémiose* si l'on en croit E. Güttgemans : « Un signe est un corps détaché du corps humain (…), la production des signes est un acte de détachement (…) Pourquoi l'homme a-t-il cette " pulsion " de démultiplier, par un acte de détachement, le monde des choses physiques dans un autre monde, qui est, lui aussi, constitué par des choses physiques, utilisées comme des signes ? » (E. Güttgemans, 1993, p. 137) . Cette répartition des " choses comme choses " (pour l'usage ou la jouissance) et des " choses comme signes " est classique, elle ouvre la réflexion augustinienne dans le *De Doctrina Christiana* (I,II,2), mais ici elle aurait cette particularité qu'elle concerne le statut du corps *non pas comme signe*, mais comme devant, en tant que lieu de l'énonciation, être désigné à partir d'une *autre* chose, sans qu'on puisse dire simplement que le pain et le signifiant ou l'image du corps signifié. La tradition théologique résiste à cela en promouvant la " présence réelle ". On peut y voir le " symptôme " ou l'intuition qu'il y a là une sémiotique singulière.

L'axe énonciatif (une parole adressée d'un Je à un Vous) s'inscrit dans la figure-même du *corps* et dans son rapport au parcours du *pain* (pris, rompu et donné) : « Ceci est mon corps donné pour vous (*to uper umôn dedomenon*) ». La corrélation signifiante ne se limite pas à une relation d'équivalence entre le pain et le corps (pris comme objets singuliers), elle construit une *homologation entre des parcours*, le parcours du pain et le parcours du corps (mon corps). Entre les deux plans ainsi corrélés, la relation est de type *semi-symbolique* : la forme narrativisée du plan de l'expression (le pain pris, béni, rompu et donné) s'applique à la forme du plan du contenu (corps donné pour vous), mais cela concerne « MON corps », le lieu réel de l'énonciation présente ; et cela instaure en parcours figuratif l'acte énonciatif lui-même : l'énonciation pose la figure.

La première parole de Jésus énonce (et dans un discours en acte) les conditions-mêmes de l'énonciation, et le statut d'un corps divisé par la signifiance pour être proposé comme horizon des interprétants. Le pain (saisi, béni, rompu, donné, désigné) manifeste, à la suite du débrayage énonciatif et énoncif (« ceci est »), la coupure qui définit « mon-corps » dans l'énonciation, ou la condition charnelle d'une énonciation qui prend corps : le pain n'est pas le signifiant visible d'un corps invisible, surtout pas dans ce récit où Jésus est présent avec ses disciples[6] ; il est, du fait de l'énonciation, la figure de la *coupure* qui marque le corps en tant lieu de la parole, toujours perdu/donné.

La parole sur la coupe : l'institution de la figure.

Dans le récit évangélique la parole sur le pain (« ceci est mon corps ») semble redoublée par la parole sur la coupe (« ceci est mon sang »). On peut s'interroger sur cette reprise au plan de l'organisation des figures (pain/vin ; corps/sang) et au plan discursif : le parcours de l'énonciation est-il affecté par cette reprise ? Nous ferons l'hypothèse que cette seconde parole, dans son lien à la première, introduit le dispositif de la « figure », et l'articulation *entre énonciation (acte) et figurativité (discours)* : il n'y a pas d'énonciation en acte sans un corps divisé et sans projection de figures en discours, mais il n'y a pas de figures projetées (énoncées) sans attente d'*accomplissement* de l'énonciation dans un statut nouveau du corps vers lequel et à partir duquel ces figures sont « orientées ».

Le discours sur la coupe reprend à peu près les mêmes données énonciatives que la parole sur le pain, mais la coupe donnée est dite :

« sang de *l'alliance nouvelle* répandu pour vous » (Luc)

« sang de *l'alliance* répandu pour beaucoup (Matthieu, Marc) »

On peut s'interroger sur le développement de la figure du « sang de l'alliance » (« mon sang de l'alliance », « l'alliance dans mon sang »). Il ne s'agit pas seulement, en association le corps et le sang, de compléter une totalité, il s'agit d'inscrire le rapport sang / coupe dans la configuration de l'*alliance*, et de structurer celle-ci dans la catégorie *nouveau* vs *ancien*. La coupe (de vin) se trouve articulée et au sang répandu et à *l'alliance ancienne* dont la Bible parle à plusieurs reprises dans ce qu'il est convenu d'appeler l'« Ancien Testament »[7]. La parole sur la coupe déploie une temporalisation de la figure. Le parcours qui s'établit ici entre l'alliance ancienne, l'alliance nouvelle et la coupe donnée met en œuvre le dispositif de l'*accomplissement*. Ce qui se donne, en acte, dans l'énonciation présente *accomplit*, sans la périmer, l'alliance ancienne, mais, par là même, la constitue en « *figure* » de ce qui s'effectue

[6] On suivra avec intérêt, dans les récits évangéliques, les mentions du corps dans les récits d'après-Pâques. Cf. L. Panier, 2003 a.

[7] L'Alliance caractérise les relations de Dieu avec Israël (alliance avec Noé, Abraham, Moïse) et synthétise ainsi l'ensemble d'une histoire et des rites qui en rappellent le fondement.

ici de « *réel* ». Ici s'indique un dispositif de temporalité assez complexe, mais assez spécifique du discours biblique[8]. L'acte présent de l'énonciation (la parole de Jésus) oriente la temporalité : il est posé par rapport à un passé (l'alliance comme histoire et régime des relations du peuple d'Israël avec son Dieu), mais il transforme ce passé, cette mémoire, en *figure*, c'est-à-dire en contenu discursif disponible pour déployer ce qui s'ouvre à partir du présent de l'instance d'énonciation, mais en même temps il oriente cet ensemble de mémoire, cette histoire, vers l'acte présent de l'énonciation qui en constitue la référence. La vérité de l'alliance est dans cet acte d'énonciation ancré dans le réel du corps (livré) et du sang (versé), mais elle ne peut être que « figurée » par ces éléments de discours venus du premier testament.

On peut ainsi découvrir la cohérence d'un dispositif sémiotique assez original, où les figures ne s'entendent pas comme un *sens figuré* par rapport à un *sens propre* quelque part disponible, mais où le parcours des figures *s'inaugure « après coup »* dans (et à partir d') un acte d'énonciation. Ce n'est pas tant un rapport entre signifiant et signifié qui est ici en cause, mais bien plutôt, dans la schizie de l'énonciation, la coupure, le décalage entre le figuratif attesté par la configuration passée et le réel de l'énonciation, faille qui ouvre, ou qui lance, le parcours des figures, de leur répétition et de leur reprise dans l'attente et dans la perspective d'un corps pour le sujet de l'énonciation. L'énonciation présente convoque le dispositif de l'alliance, le transforme en figure disponible, pose l'écart entre la figure et le réel de l'acte d'énonciation et ouvre un temps de la figure, tout en annonçant, on le verra, un terme pour ce temps, et pour ce régime sémiotique.

La parole sur la coupe « ajoute » la question de la *figure* à celle de l'instance et de la schizie de l'énonciation, mais poser la figure, et son déploiement, c'est poser également son écart, sa différence avec le réel de l'énonciation. C'est le temps de la figure et l'espace du discours.

Mémoire pour la fin du temps

Dans la version de Luc et dans le texte de la 1ère épître aux Corinthiens, on note après la parole sur le pain, une *consigne de mémorial* : « *Faites ceci en mémoire de moi* ». Dans la version de 1 Co., cette consigne est répétée après la parole sur la coupe (« *Ceci faites-le chaque fois que vous boirez en mémoire de moi. Car chaque fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur* »). L'instance d'énonciation posée dans la parole sur le pain et déployée dans le dispositif figuratif de *l'alliance nouvelle*, constitue rétroactivement les événements du récit biblique en *figures* pour ce qui, du réel de l'énonciation, ne peut être que mis en discours et *figuré* ; mais il laisse ouverte la coupure constitutive entre la figure et le réel ; et cette coupure se maintient ouverte dans la *répétition* de la figure et de sa référence au réel de l'énonciation. Cette coupure doit être maintenue, ce que signale la consigne de répétition (« *chaque fois que* »). Car c'est bien vers cette énonciation première – comme à partir d'elle - qu'est orientée la répétition de la figure et du geste qui la met en oeuvre (manger, boire). Dans le texte de Paul (qui témoigne sans doute d'une pratique déjà établie du repas eucharistique) la consigne du mémorial homologue cette référence à la « mort du Seigneur ». Il s'agirait ainsi de construire une relation d'équivalence entre la mort du Seigneur, l'instance d'énonciation rapportée à Jésus, le parcours discursif du pain et de la coupe, et le parcours du corps et du sang.

---

[8] Sur ce traitement biblique de la figurativité, on lira en particulier P. Beauchamp, 1976, P. Beauchamp, 1982 ; J. Calloud, 1993, F. Martin & L. Panier, 1993, F. Martin, 1988-89, 1995,

Ce dispositif sémiotique nécessite ces trois pôles constitutifs et leur différence de statut :

1ère Alliance	**Dernier repas de Jésus**	**Temps de la figure**
1ère position		
L'Alliance comme *événement* dans le récit biblique		
2ème position	*Accomplissement*	*Mémorial*
L'Alliance comme *figure*	« Mon sang de l'alliance nouvelle » Présent de l'acte d'énonciation *Non-signe* (réel)	Répétition de la *coupure* de la figure au réel et maintenant l'attente d'un corps (« *jusqu'à ce qu'il vienne* »)

La consigne du mémorial prolonge le dispositif d'énonciation par une prescription qui installe les énonciataires de la parole, destinataires du pain et de la coupe, comme des sujets dans un programme narratif (« *faites ceci* ») dont la performance n'est pas précisément figurée : il s'agit de *faire ceci.*

Dans le contexte du récit, « *ceci* » ne peut renvoyer qu'à l'acte réalisé par Jésus à propos du pain et de la coupe (prendre, bénir, donner), mais cet acte, on l'a vu, ne concerne pas seulement une série de gestes, il constitue *une énonciation en acte*. Les disciples de Jésus seraient ainsi invités à réaliser, eux-mêmes, l'acte énonciatif initié par les paroles et les gestes de Jésus. Si cette instance d'énonciation correspond à l'installation d'un présent qui, on l'a vu, convoque un passé qui demeure présent, mais transformé, *transsubstancié*, comme un trésor des figures pour le déploiement du discours, alors la répétition à laquelle sont invités les disciples est la reprise originaire et itérative (« *chaque fois que* ») de l'acte d'énonciation.

Nous avons noté qu'à partir de la parole sur la coupe « de l'alliance nouvelle », s'ouvrait un « temps de la figure ». L'intimation de la répétition et de la mémoire organise cette temporalité. Tel est *l'accomplissement* du passé.

Si l'« alliance » rassemble l'ensemble des événements passés de l'histoire d'Israël dans une mémoire, l'instance d'énonciation manifestée dans le récit évangélique transforme le statut sémiotique de cette mémoire et des événements qui la constituent. Alors que la mémoire (souvenir) trouve son « sens » dans la représentation des événements passés, l'acte présent d'énonciation convoque et recatégorise l'alliance (ancienne) comme figure référée à ce qui se joue dans la division du corps et du sang. L'énonciation présente rompt le régime du souvenir de l'alliance passée et ouvre une temporalité propre à la figure[9], L'énonciation présente rompt le régime du signe (renvoi) pour ouvrir le régime du discours et de la parole, elle dissocie la figure de son champ de représentation (passée) pour un report de la signification. Le champ figuratif ainsi ouvert à proprement parler ne représente pas, il signifie par son lien à l'acte d'énonciation qui le constitue et dont il est la manifestation. Les événements de l'alliance, traces, mémoires, inscrites dans une histoire passée (réelle, sensible) sont assumés (accomplis) par l'instance d'énonciation, pour devenir « figures », offrant le soutien du discours pour la parole. Les événements de la mémoire (d'Israël) deviennent des

[9] « L'avoir été est conduit jusqu'à un encore là parce qu'il n'as pas vraiment été... le non-passé agit dans l'encore-là pour en faire réellement un pas-encore » - P. Beauchamp, 1982, p. 48.

grandeurs figuratives disponibles pour une construction de sens, pour un déploiement de discours. Mais la « coupe de l'alliance nouvelle » rend ces figures disponibles pour mettre en discours l'enjeu de l'énonciation, et tout à la fois marque l'écart, la distance incomblée entre la figure et ce à quoi elle réfère. Cet écart ouvert demeure chaque fois que « vous faites ceci en mémoire de moi » et « chaque fois que vous faites ceci en mémoire de moi » le discours rappelle la faille constitutive de l'énonciation, la coupure qui soustrait une partie sur la totalité indivise imaginaire où le monde et le sujet ne feraient qu'un dans la chair[10].

La temporalité ainsi ouverte est assez paradoxale : elle est la répétition itérative d'actes énonciatifs qui, chacun constituent un présent. On retrouverait ici cette affirmation de Benveniste : « La présence du locuteur à son énonciation fait que chaque instance de discours constitue un centre de référence interne »[11]. Cette temporalité serait donc une série (une suite) de présents d'énonciation, tous orientés vers (soutenus par) cette parole inaugurale (et corps parlant) qui les rend possibles et dont ils constituent maintenant le « mémorial » (qu'il faudrait distinguer du souvenir d'un passé). Le temps présent est celui de la figure.

Le texte de Paul, premier témoin d'une reprise liturgique de cette intimation mémoriale, complète le parcours figuratif : aux énonciataires de la parole de Jésus il est demandé de *faire ceci*, aux destinataires du pain et de la coupe, il est demandé de *manger et de boire* (« *Chaque fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez à cette coupe, vous annoncerez la mort de Seigneur* » – 1 Co 11, 26). Les analyses précédentes ont noté l'homologation semi-symbolique des parcours du corps (livré) et du sang (répandu) d'une part, et du pain et de la coupe donnés, d'autre part. La réception du pain et de la coupe instaure, relativement à l'acte d'énonciation de Jésus, la position d'un énonciataire susceptible d'être à son tour sujet de l'énonciation conformément au régime énonciatif que nous avons décrit. Dans le texte de Paul, on peut ainsi associer « manger et boire » d'une part et « annoncer » d'autre part. On est bien dans le régime de répétition d'un acte énonciatif. Mais si la consigne mémoriale (« faites ceci en mémoire de moi ») construit la corrélation de deux actes (celui de Jésus et celui des disciples), l'annonce (« vous annoncez *la mort du Seigneur* ») introduit la structure de l'adresse et une organisation actantielle qui suppose des destinataires de l'annonce, un élargissement de la structure énonciative. Elle introduit également un contenu discursif. Le texte homologue ainsi deux éléments figuratifs : l'acte énonciatif de Jésus lors du dernier repas (« La nuit où il fut livré le Seigneur Jésus prit du pain... », 1 Co 11, 23) et la mort du Seigneur, l'événement singulier (dans le temps historique) du dernier repas et de la mort de Jésus et l'acte énonciatif d'un corps divisé dont la reprise (chaque fois que) par les disciples est la réplique.

Un terme pour la figure

L'énonciation de Jésus ouvre le temps de la figure, et de sa reprise, de sa réplique, dans les gestes et actes des énonciataires. Le présent itératif (faites ceci, chaque fois que…) construit une position d'attente, une durée indéfinie, sans progrès ni finalité, déterminée seulement par les termes qui la bornent. Cette temporalité n'est pas celle qui peuvent soutenir un parcours narratif de quête d'objet-valeur par exemple, ou celui d'une activité programmée qui s'achève avec sa réalisation, mais elle est celle d'une répétition qu'un parcours autre vient clore (« jusqu'à ce qu'il vienne » 1 Co. 11, 26). Le dispositif temporel suppose donc la

[10] Cf. F. Martin, 2002, p. 69-78.
[11] E. Benveniste, *Problèmes de Linguistique Générale*, II, p. 82.

corrélation de deux parcours distincts, celui qui concerne « vous » et celui qui concerne « lui » [12].

Dans le texte de Paul, le terme est relatif à la « venue » du Seigneur, terme annoncé mais non spécifié dans une chronologie. En Matthieu, Marc et Luc, le terme est manifesté d'une façon différente, car la temporalité est interprétée du point de vue du parcours de Jésus : « *Je ne boirai plus désormais le produit de la vigne jusqu'à ce jour-là où ... »*[13]. C'est sur le parcours de Jésus, ouvert par l'acte d'énonciation, qu'un terme est indiqué. Dans ces deux versions, comme dans le récit de la parabole des Mines, le dispositif temporel est à double face, il suppose la distinction et la corrélation de deux parcours[14]. Le temps de l'activité mémoriale (« faites ceci en mémoire de moi », « chaque fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez à cette coupe ») est circonscrit par un départ et une venue (selon le texte de Paul), ou par une absence et un suspens, l'arrêt d'un procès (« je ne boirai plus »).

L'analyse discursive du parcours figuratif de Jésus fait apparaître des particularités sur le plan figuratif. « *Je ne boirai plus du produit de la vigne* ». Cette figure reprend des éléments figuratifs manifestés par « la coupe », on est bien dans les deux cas dans la configuration du vin, mais l'écart entre « *vin* », « *coupe* » et « *produit de la vigne*[15]. » mérite qu'on s'y arrête. En effet, il a été question jusqu'ici dans le récit, de « la coupe », synecdoque du vin du repas, figure du « sang », inscrite dans le parcours figuratif de l'Alliance et permettant d'en articuler la configuration. Mais ici, avec le *produit* de la vigne, la figure se trouve comme vidée de tout usage métaphorique, pour être prise *a minima* dans son sens le plus concret : ce que produit la vigne. Du montage figuratif extrême, et de l'organisation discursive complexe où la coupe pouvait convoquer finalement tout le premier Testament, il reste seulement à boire ce que produit la vigne… et c'est dans cette figure prosaïque (mais s'agit-il encore d'une figure interprétable ?) que s'indique l'ultime accomplissement, l'orient de la répétition et de la reprise des figures. Et s'il s'agit de boire, c'est bien qu'en ce point ultime un corps à nouveau est en place… comme il l'était au point initial du processus discursif, comme lieu de l'énonciation, et divisé pour l'être. La coupe est symbolisable, le produit de la vigne ne l'est pas : il est seulement « à boire » dans cet avenir qui vient. C'est en ce sens que nous avons pu parler d'un interprétant final qui, en quelque sorte, n'est plus un « signe », mais la marque de l'avènement du réel.

> *« Or, je vous dis, je ne boirai plus désormais de ce produit de la vigne jusqu'à ce jour-là où je le boirai avec vous nouveau dans le royaume de mon père »* (Matthieu 26,29).

Dans ce dernier énoncé du récit, le discours de Jésus installe un nouveau dispositif figuratif d'acteurs, d'espace et de temps : on notera que ce nouveau dispositif est établi, futur, en lien avec l'énonciation présente dont l'acte singulier est rappelé ici : « Je vous dis » (« En vérité je vous dis », dans la version de Marc). C'est bien à partir de cette instance

---

[12] Nous avons trouvé une structure temporelle semblable dans le récit de la parole des Mines (Luc 19). Cf. L. Panier, 2003b, p. 97-108.

[13] Cette parole est placée en tête du récit chez Luc, et en fin chez les autres.

[14] Le récit de la parabole conjugue le parcours d' « un homme de haute naissance qui partit dans un pays lointain pour recevoir la royauté et revenir ensuite » et le parcours des serviteurs à qui au moment de son départ il confie une tâche : « faites des affaires jusqu'à ce que je vienne ». Ici aussi on conjugue absence et venue d'une part (pour l'homme comme pour Jésus) et tâche à accomplir dans un temps (d'absence) qui n'est déterminé que par un départ et un retour. Nous pouvons faire l'hypothèse que les deux textes, celui du récit parabole et celui du récit du repas manifestent des structures de temporalité semblables.

[15] Les textes en parlent pas de vin, mais de ce que produit la vigne. Boire « du produit de la vigne » : « *apo tou genêmatos tês ampelou* » en grec, « *de generatione vitis* » en latin.

d'énonciation, de ce « centre de présence » que se déploie une temporalité de l'absence (ne...plus) et que s'indique son terme (ce jour-là). Un nouvel espace est manifesté : « le royaume de mon père » (Matthieu)[16].

Il n'est pas possible ici de développer une analyse de la configuration discursive du « Royaume » très présente dans les textes bibliques et évangéliques en particulier. Notons seulement que cette figure est à la fois temporelle (le royaume vient ou survient) et spatiale (un lieu pour des acteurs et des procès). On pourrait parler en termes de grammaire narrative d'un *espace de destination* : cette figure définit un « régime » particulier d'identité et de véridiction, un « statut » pour les acteurs, un « état » pour la signification. En effet, cet espace de destination ne correspond pas à ce que l'on pourrait construire comme un système de valeurs articulées axiologiquement et permettant de définir des programmes et des anti-programmes, des objets valeurs pour des programmes de quête. Il s'agit d'un état de la signification, en rapport avec une instance d'énonciation et le lieu réel auquel elle s'articule. Le « royaume » se présente alors comme un régime de signification ouvert et attendu à partir du « lieu réel » de l'énonciation, espace de signification, à la limite du « sémiotique », dans lequel les figures ne renvoient pas à un sens défini où à une représentation particulière, mais à un « corps ». Toujours référé à une instance d'énonciation (« en vérité, je dis »), le « royaume » signale l'autre du discours, le hors-discours que la parole suppose et fait advenir et que nous pouvons tenter de définir en reprenant cette expression de F. Martin :

> « Le hors-discours qu'on peut pointer à l'horizon du discours n'est pas identique au référent des linguistes ou à l'état de choses postulé par une sémiotique du signe-renvoi. Il est autre puisqu'il touche au plus près à ce qui soutient ou fait tenir l'acte d'énonciation du discours : quelque Chose qui, n'étant pas le discours, serait encore en-deçà ou au-delà de l'énonciation elle-même et que les figures seraient le plus à même de pouvoir représenter (...) Le hors-discours que vise la signification, ce serait donc le corps du sujet de l'énonciation, ou plutôt le sujet de l'énonciation comme corps »[17].

Dans cet espace du royaume, le dispositif actoriel est nouveau par rapport à la situation présente de l'énonciation, où Jésus et les disciples sont en position d'énonciateur et d'énonciataires (de la parole), de destinateur et de destinataires du pain à manger et de la coupe à boire ; il est maintenant question de « je » avec « vous » et de boire ensemble le produit de la vigne. Telle serait peut-être l'évocation du corps attendu au-delà ou en-deçà des figures interprétables qui jalonnent la répétition dans le temps de l'attente[18].

---

[16] Royaume de Dieu chez Marc (14, 25) et Luc (22, 18), chez qui d'ailleurs le « royaume qui vient » s'inscrit dans le dispositif temporel.

[17] F. Martin, 1995, p. 144.

[18] Nous avons étudié dans le récit de la parabole des Mines (L. Panier, 2003b) un dispositif assez semblable concernant l'organisation de la temporalité en lien avec des régimes sémiotiques différents. Au départ du maître, il est demandé aux serviteurs de faire des affaires « jusqu'à ce que je vienne ». À son retour le maître (devenu « roi ») évalue ce que chacun a produit. Les mines, à la manière des figures du discours sont interprétées dans un système de conversion, de renvoi : 10 mines produites équivalent à 10 villes données, 5 mines à 5 villes. Au terme de la sanction du 3ème serviteur dont la mine n'a rien produit, il est question de lui enlever sa mine et de la donner à celui qui en a 10. Cette mine « surnuméraire », qui fait débat pour les acteurs du récit, n'est en rien comparable aux précédentes : elle n'est pas à l'origine d'un processus de fructification comme les mines données au départ du maître, elle n'est pas « convertible » en ville comme les mines produites, enlevée à l'un, donnée à l'autre, elle trace la différence, elle ne fonctionne pas comme un signe, mais comme une marque, un « in-signe » (si l'on se permet l'expression), mais en même temps elle fait rappel de l'instance d'énonciation à l'origine de tout le dispositif sémiotique. Dans cette parabole, comme dans le récit du dernier repas, l'instance d'énonciation ouvre le déploiement d'un dispositif sémiotique, mais pose également son terme, ou sa limite. L'instance d'énonciation, au lieu réel où elle advient, borne l'ensemble du dispositif sémiotique.

L'acte présent de l'énonciation déclare la coupure signifiante (la signifiance qui affecte la chair) et son ancrage dans un corps-dit et figuré. Il pose la tension maintenue entre le pain et le corps. Le système des figures (signifiants) se déploie : vers l'alliance devenue figure à partir de cet acte qui en est l'accomplissement, en direction des reprises mémoriales de la figure répétant le détachement signifiant et le décalage interprétatif, en vue d'un achèvement, d'un « interprétant » ultime où dans un corps, s'achèverait la sémiosis.[19]

L'organisation discursive des récits du dernier repas de Jésus nous semble ainsi construire, à partir des trois paroles de Jésus (sur le pain, la coupe et le mémorial), une organisation de la temporalité, une courbure du temps telle que l'instance d'énonciation pose l'ordre des figures à distance du corps parlant (perdu, donné), convoque au présent un passé de l'Alliance, figure disponible pour manifester cette instance, et projette au delà des parcours de figures une fin du discours, un accomplissement du lieu réel de l'énonciation dans un corps partagé.

[19] E. Güttgemanns, 1993 parle de la " pulsion eschatologique " de la sémiose. Augustin, déjà ; dans le *De Doctrina Christiana* envisage le terme des processus signifiants. Il serait également intéressant à partir de ces propositions, de revisiter les théories sémiotique sous-jacentes aux théologies des sacrements, qui, toutes, sont affrontées à la question du signe dans son rapport à la Chose (« res ») et à la question de l'énonciation. Rappelons également le schéma de la théologie médiévale du sacrement et la distinction faite entre trois statuts sémiotiques :

Sacramentum	*Res et Sacramentum*	*Res tantum*
Pain et Vin	Corps et Sang (dans l'eucharistie)	Corps glorieux du Christ (à venir)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AUGUSTIN, 1997 — *La Doctrine chrétienne (De Doctrina Christiana)*, Trad. M. Moreau, Œuvres de Saint Augustin 11/2, Bibliothèque Augustinienne, Paris.

BEAUCHAMP P., 1976 — *L'Un et l'Autre Testament*, *Essai de lecture*, Paris, Ed. du Seuil.

BEAUCHAMP P., 1982 — *Le récit, la lettre et le corps*, Editions du Cerf.

BERNARDELLI A., 1999 — « La dimension figurative des textes dans l'exégèse figurale typologique : l'exégèse des Psaumes chez Saint Augustin », dans *Récits et figures dans la Bible*, dir. PANIER L., Lyon, Profac-Cadir, p.199-228.

CALLOUD J., 1993 — « Le texte à lire », dans CADIR, *Le temps de la lecture. Mélanges offerts à Jean Delorme*, dir. L. PANIER, Paris, Cerf, p. 31-63.

GENINASCA J., 1998 « Le discours n'est pas toujours ce que l'on croit », dans *Protée*, Printemps 1998, p. 109-118.

GÜTTGEMANNS E., 1991 — « Semiotik der Sakramente bei Thomas Aquinas », dans *Linguistica Biblica*, 65, p. 58-115.

GÛTTGEMANS E., 1993 — « La 'différance' de la barre entre le cops et l'âme comme constituante du sens. Thèses sémiotiques », dans CADIR, *Le temps de la lecture. Mélanges offerts à Jean Delorme*, dir. L. PANIER, Paris, Cerf, p. 123-142.

MARTIN F. – PANIER L., 1993 : Figures et Enonciation – *Protée*, Printemps 1993

MARTIN F., 1988-89 — « Parole, Ecriture, Accomplissement dans l'Evangile de Matthieu », dans Sémiotique et Bible, n° 50 à 54.

MARTIN F., 1995 — « Devenir des figures ou des figures au corps », dans J. Fontanille dir., *Le Devenir*, Limoges, PULIM.

MARTIN F., 2002 — « La lecture aux prises avec la lettre, la figure et la Chose », in C. Berner & J.J. Wunenburger (dir.), *Mythe et philosophie. Les traditions bibliques*, Paris, PUF, 2002, p. 69-78.

PANIER L., 1999 — « La théorie des figures dans l'exégèse biblique ancienne. Résonances sémiotiques », dans *Récits et figures dans la Bible*, dir. PANIER L., Lyon, Profac-Cadir, p.229-250.

PANIER L., 2003a — « Espace et narrativité : le point de vue d'une sémiotique discursive (Jn. 20) », dans *Sémiotique et Bible*, n°111, p. 5-23.

PANIER L., 2003 b — « Récit et figure dans la parabole des Mines (Luc 19). Un modèle pour une sémiotique du discours », *Modèles Linguistiques*, XXIV, 1, 2003, p. 97-108.

Les quatre récits du dernier repas

Matthieu 26	**Marc 14**	**Luc 22**	**1 Corinthiens 11**
[26] Or, eux mangeant, Jésus ayant pris du pain et prononcé la bénédiction,	[22] Et eux mangeant, ayant pris du pain, ayant prononcé la bénédiction	[19] Et, ayant pris du pain, ayant rendu grâces	[23] …prit du pain [24] et, ayant rendu grâces,
ayant rompu et, ayant donné aux disciples, dit : « Prenez, mangez ceci est mon corps. »	il (le) rompit et (le) leur donna et dit : « Prenez ceci est mon corps. »	il (le) rompit et (le) leur donna disant : « Ceci est mon corps, (le) donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. »	(le) rompit et dit : « Ceci est mon corps, (qui est) pour vous.. Faites ceci en mémoire de moi. »
[27] Et ayant pris une coupe et rendu grâces, il (la) leur donna, disant : « Buvez en tous, [28] car ceci est mon sang de l'alliance qui est répandu pour beaucoup en rémission de péchés	[23] Et ayant pris une coupe, ayant rendu grâces, il (la) leur donna, et ils en burent tous. [24] Et il leur dit : « Ceci est mon sang de l'alliance qui est répandu pour beaucoup	[20] Et la coupe de même après le souper, disant : « Cette coupe (est) la nouvelle alliance dans mon sang qui est répandu pour vous. »	[25] Et de même la coupe après le souper disant : « Cette coupe est la nouvelle alliance dans mon sang. Ceci faites-le, chaque fois que vous boirez en mémoire de moi.
[29] Or je vous (le) dis, je ne boirai plus désormais de ce produit de la vigne jusqu'à ce jour-là où je le boirai avec vous, nouveau, dans le royaume de mon père.	[25] En vérité, je vous dis que je ne boirai plus du produit de la vigne jusqu'à ce jour-là où je le boirai nouveau dans le royaume de Dieu ».	([18] Car je vous (le) dis, je ne boirai plus dorénavant du produit de la vigne jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu. »)	[26] Car chaque fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. »